

Leçon 15

Étude d'un texte d'Aristote sur le bonheur

D. Panzani

« Le bonheur ne consiste pas dans l'amusement ; il serait absurde que l'amusement fût le but de la vie ; il serait absurde de travailler durant toute la vie et de souffrir rien qu'en vue de s'amuser. On peut dire, en effet, de toutes les choses du monde, qu'on ne les désire jamais que pour une autre chose, excepté toutefois le bonheur ; car c'est lui qui est le but. Mais s'appliquer et se donner de la peine, encore une fois, uniquement pour arriver à s'amuser, cela paraît aussi par trop insensé et par trop puéril. Selon Anacharsis¹, il faut s'amuser pour s'appliquer ensuite sérieusement, et il a entièrement raison. L'amusement est une sorte de repos ; et comme on ne saurait travailler sans relâche, le repos est un besoin. Mais le repos n'est certes pas le but de la vie ; car il n'a jamais lieu qu'en vue de l'acte qu'on veut accomplir plus tard. La vie heureuse est la vie conforme à la vertu ; et cette vie est sérieuse et appliquée ; elle ne se compose pas de vains amusements. Les choses sérieuses paraissent en général fort au-dessus des plaisanteries et des badinages ; et l'acte de la partie la meilleure de nous, ou de l'homme le meilleur, passe toujours aussi pour l'acte le plus sérieux. Or, l'acte du meilleur vaut mieux aussi par cela même ; et il donne plus de bonheur. »

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Livre X, chap. 6 (1176b27 - 1177a6).

Traduction révisée par Alfred Gomez-Muller.

©Librairie Générale Française. Le Livre de Poche.

L'extrait de texte qui nous occupe prend place dans un ouvrage célèbre d'Aristote, intitulé *l'Éthique à Nicomaque*. L'auteur s'y emploie à mettre à jour quelle activité accomplit au plus haut point, de façon ultime, le bonheur.

Plusieurs prétendantes sont examinées au cours de l'ouvrage et leur excellence respective est passée au crible afin de retenir celle qui sera, en dernière instance, conforme à la définition du bonheur. L'essence du bonheur esquissée au livre I de *l'Éthique à Nicomaque* comme la fin de la vie humaine ou comme une fin accomplie, est reprise dans notre passage. Le bonheur est défini comme ce qui ne saurait « être choisi en vue d'autre chose » que lui-même ; en d'autres termes « le bonheur est une fin en soi ».

Il apparaît dans cette esquisse de définition qu'Aristote installe une hiérarchie dans les fins que nous poursuivons dans et par nos activités. Le bonheur correspond à l'ultime fin, puisqu'il ouvre à l'autarcie. La fin qui ouvre au bonheur semble échapper à toute comparaison avec ce que l'on considère d'ordinaire comme un bien préférable.

C'est à partir de la réaffirmation de cette définition du bonheur qu'Aristote reprend, à nouveaux frais, l'examen d'un prétendant, le jeu, au titre d'activité heureuse et par là ultime.

Il s'agit bien d'une reprise, puisque la phrase introductive du passage que nous allons expliquer semble bien être aussi la conclusion d'une période argumentative antérieure, dans laquelle le jeu paraît avoir été repoussé comme activité ouvrant au bonheur : « ce n'est donc pas dans le jeu que consiste le bonheur ».

Aristote semble estimer que cette activité, à laquelle la plupart des hommes réputés heureux ont recours et qu'envient de pratiquer tous les hommes, ne peut pas

1. Auteur d'aphorismes.

être éliminée de la course au titre d'activité ouvrant au bonheur, sans un examen supplémentaire. Ce surcroît d'examen est l'occasion pour Aristote de nous fournir une analyse logique du jeu plus minutieuse encore et de conclure à son insuffisance ontologique.

La candidature du jeu au rang d'activité ouvrant au bonheur exige, avant même qu'on se penche sur la critique de cette prétention, une compréhension de sa postulation au titre.

Tout d'abord si le jeu peut être admis parmi les prétendants, c'est tout d'abord parce que le jeu est une activité et que le bonheur est aussi pour Aristote une activité et non un état, sinon nous pourrions être heureux même en dormant. Le jeu comme le bonheur est donc une action. La question est de savoir si c'est l'action la plus excellente que nous puissions déployer, l'action la plus accomplie, celle à partir de laquelle la vie humaine pourra se dire réussie, heureuse.

Ensuite demandons-nous si le jeu nous installe dans l'autarcie qui semble définir le bonheur.

Insistons sur ce point. Le bonheur, nous dit très clairement Aristote, est une exception.

Tout « ce que nous choisissons nous le choisissons en vue d'autre chose ». Ainsi, je ne choisis pas de pétrir une pâte à pain en vue de la pétrir, mais pour faire du pain ; le pain, je choisis de le faire, en vue de me nourrir et, je choisis de me nourrir en vue de... etc.

Ainsi, nous choisissons, la plupart du temps, sur le mode d'un calcul qui consiste à ajuster une série d'actions à une fin visée qui, elle-même, est toujours susceptible d'être intégrée à une fin supérieure, soit de devenir moyen. En ce sens nous sommes accaparés sans fin par nos actions inscrites dans la vie quotidienne. Notre choix, n'est pas envisagé pour lui-même, mais toujours pour ce qu'il permet de produire et sa qualité se marque dans les réussites qu'il autorise. Le bonheur échappe à cet aspect commun de l'activité humaine en ce qu'il « est une fin en soi ». Il faut donc comprendre que le bonheur n'est pas réductible à la seule somme des mouvements comme l'est la production d'une œuvre. Cette dernière est toujours un résultat (la fin), produit d'une addition de gestes (les moyens).

Le bonheur, lui, est aussi immanent au choix lui-même. Ainsi l'activité heureuse ne se définit pas comme une activité qui se résumerait à une réplétion ou à la compensation d'un manque, sinon elle ne serait qu'un moyen de combler une privation ressentie comme déplaisir et le bonheur se confondrait avec le plaisir... toujours à renouveler à mesure de son effacement.

Le bonheur ne saurait s'assimiler à une activité ordonnée à la production du plaisir, même s'il procure un plaisir. Ce plaisir est en surplus, comme achèvement de l'acte, mais il ne peut pas être la fin de l'action. C'est pour cette raison que le bonheur est une valeur, le bien de toute notre existence.

En quoi le jeu correspond-il à cette esquisse de définition du bonheur ? Par jeu, qui traduit le terme grec *paidia*, on entend aussi amusement. Dans l'amusement, on vise un sentiment de plaisir naissant de la distraction des pressions du quotidien. Le jeu renvoie donc au régime général du loisir. Le jeu s'oppose au travail, au labeur qui chez les Grecs est toujours articulé à la production d'une œuvre. Le travail n'existe qu'objectivé dans une œuvre et jamais au sens subjectif que la modernité, qui est la nôtre, lui confère. Le travail, pour nous, est l'activité déployée par le travailleur. Pour Aristote, le travail n'est pensable qu'ordonné à l'œuvre et ce qui fait sa valeur n'est pas la peine qu'il coûte mais l'œuvre elle-même, qui est une fin étrangère au processus de production. Le travail n'est considéré qu'en ce qu'il est incorporé à la chose fabriquée et non pour lui-même.

Il est donc clair que si le jeu est loisir ou l'autre du travail, cela signifie qu'il n'est orienté vers aucune œuvre, qu'il est à lui-même sa propre fin. Le jeu est un ensemble de mouvements qui trouve sa fin en lui-même et non en autre chose que

lui-même et le sentiment qu'il procure est dans le fait de jouer, au-delà même du gain, dans l'accomplissement même du « jouer ».

Cette configuration logique semble justifier qu'on prenne en considération la candidature du jeu comme activité la plus excellente de la vie humaine, celle en laquelle le bonheur pourrait consister.

Sur ce prétendant logique, Aristote engage une lecture qui se déploie selon un double régime, pragmatique et ontologique. Le premier montre l'étrangeté d'une telle prétention relativement à nos usages les plus courants ; le second permet d'établir que jeu et loisir ne sont qu'homonymes.

– Est-il bien raisonnable de travailler à satisfaire les urgences de la vie, à produire des œuvres, voire à acquérir de la richesse pour pouvoir ensuite, garanti de tous les besoins dont notre être fini est porteur, nous abandonner au jeu ? Ne vivrions-nous dans « le tracassé » la plupart du temps que pour, en retrait de tous les impératifs de la vie sociale qui font le gros de notre vie, nous adonner à une fin aussi « insensée et puérile » ? On pourrait être tenté de répondre positivement. Au fond la vraie vie ne se manifeste-t-elle pas dans cette élévation au-dessus de l'aliénation des pressions que les choses exercent sur nous ? Dans le loisir ne sommes-nous pas renvoyés à la seule préoccupation de nous-mêmes, de notre vie enfin libérée de l'accaparement social ? Qui ne souhaiterait pas être délié de toutes les tâches qui l'occupent ? Les enfants ne respirent-ils pas le bonheur du fait de vivre de leurs seuls jeux ?

Si Aristote, au fond, semble prêt à soutenir que « si travail et loisir sont l'un et l'autre indispensables, le loisir est cependant préférable à la vie active et plus réellement une fin.² », il ne va pas moins établir que le jeu n'est pas le loisir au sens propre, son essence en diffère.

– Remarquons pour commencer que jouer se déploie à l'intérieur de formes plus ou moins codifiées. Les jeux ont pour détermination commune qu'on y joue à quelque chose.

Ce quelque chose absorbe le joueur, le met en situation de distraction à l'égard de ce qui faisait jusque là son quotidien.

Ensuite, si la valeur du jeu tient à son pouvoir distrayant, c'est parce que seul le jeu absorbant délasse, annule la tension et l'effort que la vie sociale commande. Le mouvement absorbant du jeu signe la perte d'initiative du joueur.

Il devient dans le jeu comme porté par le mouvement du jeu qui le dispense d'avoir à assumer tout effort, même celui de choisir. Il rompt ainsi avec l'ordinaire de l'existence. Le jeu s'empare de celui qui joue.

Enfin où se tiendrait la cohérence de l'existence, si notre vie devait se partager entre une époque « d'ardeur et de peine », pour ensuite se diluer dans une période d'abandon aussi prononcé ? Aristote ne peut admettre que le bonheur consiste dans le jeu. Il y a quelque chose « d'insensé et d'infantile » à vivre sur ce mode, un manque de mesure. C'est au mieux une vie qui convient au tyran, à l'intempérant, lequel a dépensé avec ardeur pour s'approprier pouvoir et richesse et qui noie, par après, son existence déjà viciée dans des jeux qui le distraient de l'inquiétude et de la fatigue que son attitude dérégulée ne manque pas de susciter. Le jeu a alors une fonction de délasserment, de pause, voire de recouvrement de ce qui est.

Si tel est le cas, c'est en vue de reconstituer une activité de domination ou d'affairement en général que l'on s'adonne au jeu et du même coup ce qui nous avait semblé caractériser le jeu, activité qui a sa fin en soi, s'annule. Le jeu est une autre forme d'activité sociale. Dans les périodes où il s'exerce, il donne l'apparence d'être une activité qui semble ne rien rechercher en dehors de son pur exercice, mais en tant qu'il s'inscrit dans l'ordre de toute une vie, il apparaît alors comme « pause et

2. Aristote, *Les Politiques* VIII, 3 ; 1337 b 34/35, Vrin.

délasserment », par opposition au labeur dont il est le prix. Le repos qu'il autorise confère des forces nécessaires à la reprise de l'activité, il a donc une fonction sociale comme n'importe quelle autre activité productrice. Il s'inscrit dans l'affairement social. L'organisation des loisirs de notre société moderne pourrait se présenter comme le paradigme de ce qu'Aristote pense dans ces lignes. Le bonheur et le repos des vacances permettent l'accroissement de l'activité affairée au moment de la reprise du travail. Le jeu oriente donc le loisir vers des fins laborieuses. Il est moyen et non fin en soi, « le délasserment n'a lieu qu'en vue de l'activité ». Le jeu est ontologiquement déconsidéré dans sa prétention. Quel prétendant peut alors oser caractériser l'activité heureuse ?

Pour répondre à cette question, notons qu'Aristote ne cherche pas à opposer loisir et frivolité à travail et sérieux, mais veut nous montrer que le bonheur consiste en un loisir sérieux : « la vie heureuse est » ... la vie vertueuse, laquelle ne va pas sans un effort sérieux. Au bonheur, il appartient d'être avec sérieux parce qu'il y va pour l'homme, dans le bonheur, de ce qui est sérieux. La vie humaine entière est engagée dans cette affaire. Le bonheur n'est pas donné, il est à faire et cet accomplissement de son être-homme, l'homme ne le découvre pas dans les choses qu'il peut produire, mettre à disposition, insérer dans son affairement ordonné à la domination des choses et des autres, mais dans l'exercice même d'une activité qui, parce qu'elle n'a pas d'autre fin qu'elle-même, ne saurait être dans le mouvement de la production des choses ou le train de l'action ou encore dans l'absorption arraisonnante du jeu.

Seule la théorie, la contemplation ou plus simplement la pensée, peut être ce en quoi consiste le bonheur. L'activité de l'intellect se distingue par son plus haut sérieux de toutes les activités humaines, que ce soit la production, l'action ou le jeu. Il y a quelque chose de quasi divin en cette activité, car elle n'est jamais assignée par la temporalité qui accompagne les préoccupations que commande notre finitude. Elle n'est en vue de rien d'autre quand elle contemple ce qui est toujours le plus sérieux, entendons ce qui **est** et non ce qui est entrepris dans et sous le régime du devenir.

C'est en effet la logique du devenir qui prévaut dans la production (le devenir de l'œuvre est toujours visé dans l'activité productrice), dans l'action (dimension des situations en devenir dans l'analyse politique qui commande l'action), dans le jeu (le délasserment en vue du retour au labeur social).

L'affaire de la pensée libère de tout affairement, mais pas du sérieux et même « du plus sérieux » ; elle réclame du courage en vue du tout de ce qui est. C'est précisément dans l'activité théorique que l'activité humaine est la plus sérieuse, que le loisir sérieux qu'est le bonheur advient. L'homme y effectue l'œuvre propre de l'homme, laquelle ne se déclôt qu'à partir de « l'activité de la partie la meilleure de nous-mêmes », l'intellect.

On le voit, vivre heureux requiert le déploiement d'une activité qui invite à dépasser les modalités d'existence propres à notre être quotidien. Cependant on ne peut s'y vouer si les urgences de la vie ne sont pas comblées, voire sont défavorables. La faim que la misère engendre, la peur que la tyrannie nourrit, l'absence de repos que le labeur incessant induit, font obstacle à une tenue dans la pensée. L'activité de la pensée contemplative semble plus réservée à un dieu immortel qu'à un simple homme mortel, mais « autant qu'il est possible il faut nous rendre immortel...³ », comme le dit Aristote.

L'homme est à sa pointe, à son plus haut degré quand il est dans ce sérieux de la pensée. En ce sens l'activité heureuse est bien « l'activité du sérieux le plus élevé qui soit » celle de l'homme de « la moralité la plus élevée », entendons le Sage.

3. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, X, 7, 117 b 31, Vrin.